



OVIDE

Les Héroïdes

LETTRES D'AMOUR

traduites du latin,
présentées et annotées
par Danièle Robert



BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

LES HÉROÏDES

Lettres d'amour

Qu'il soit partagé ou non, l'amour que dépeignent ces missives imaginaires des grandes héroïnes de la mythologie n'est en aucun cas un jeu badin ou superficiel : il engage l'être jusqu'à la mort. Les amoureuses qui se savent adorées en retour ne trouvent de sens à l'existence qu'auprès de leur amant ; ainsi, la séparation est insurmontable à Pénélope ou Hermione. Quant aux femmes délaissées, trahies, abandonnées, toutes victimes de l'inconstance masculine, elles sombrent dans le désespoir le plus profond et passent de la soumission à la révolte, des menaces aux supplications : elles sont Phyllis, Ariane, Médée...

Avec ces lettres d'amour en forme de monologues tragiques initialement parues dans l'ouvrage *Lettres d'amour, lettres d'exil* (coll. "Thesaurus", 2006) pour lequel Danièle Robert – écrivain et traductrice d'Ovide, Catulle, Paul Auster, Guido Cavalcanti et Dante – a obtenu le prix Jules Janin de l'Académie française, Ovide explore la perte et l'exil. Il est loin de se douter, lorsqu'il compose cette œuvre de jeunesse, qu'il éprouvera lui-même ces sentiments à la fin de ses jours dans le lieu le plus reculé de l'Empire romain. Et pourtant tout est là, déjà ; dans ces cris de désespoir, dans ces efforts déployés pour fléchir le destin résonnent l'absolu et le vertige du manque.

Illustration de couverture : © Owen Gent

BABEL

LES HÉROÏDES
LETTRES D'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

(dans la traduction de Danièle Robert)

Dans la collection “Thesaurus”, éditions bilingues :

LES MÉTAMORPHOSES, Actes Sud, “Thesaurus”, 2001.

ÉCRITS ÉROTIQUES (AMOURS, SOINS DU VISAGE FÉMININ, L'ART D'AIMER, REMÈDES À L'AMOUR), Actes Sud, “Thesaurus”, 2003.

LETTRES D'AMOUR, LETTRES D'EXIL (HÉROÏDES, TRISTES, LETTRES DU PONT), Actes Sud, “Thesaurus”, 2006.

Dans la collection “Babel” :

LES MÉTAMORPHOSES, Babel n° 1573.

LES TRISTES, LES PONTIQUES, Babel n° 1670.

LES HÉROÏDES. LETTRES D'AMOUR, Babel n° 1801.

Écrivain (*Les Chants de l'aube de Lady Day, Le Foulard d'Orphée*, au Temps qu'il fait), critique et traductrice littéraire, Danièle Robert a traduit pour Actes Sud l'ensemble des œuvres poétiques de Paul Auster, Catulle et Ovide. Elle a obtenu le prix Laure-Bataillon classique et le prix Jules-Janin de l'Académie française pour ses traductions d'Ovide ainsi que le prix Nelly-Sachs pour *Rime*, l'œuvre poétique de Guido Cavalcanti (éditions vagabonde). La traduction novatrice de *La Divine Comédie* qu'elle a donnée à Actes Sud – Enfer, 2016 ; Purgatoire, 2018 ; Paradis, 2020 – a fait l'objet d'un accueil remarquable et a pris place dans la collection “Babel” (n° 1734, 2021).

OVIDE

LES HÉROÏDES

LETTRES D'AMOUR

traduites du latin, présentées et annotées
par Danièle Robert

BABEL

L'AMOUR À MORT

*Ou bien chante d'une voix bien timbrée l'une de
ses "lettres" :*

C'est un genre inconnu des autres, qu'il a inventé.

L'Art d'aimer, III, 345-346.*

Dans *L'Art d'aimer*, Ovide affirme être le créateur d'un genre littéraire qu'il nomme sobrement *epistulae* et qui désigne un recueil de lettres imaginaires en distiques élégiaques, attribuées à des héroïnes de la mythologie – d'où le nom d'*Heroides*, le titre primitif ayant sans doute été *Heroidum Epistulae* – et dont les destinataires sont leurs amants ou époux. Lettres d'amour marquées du sceau de la séparation et de l'angoisse, d'un sentiment d'abandon et de solitude, de trahison et de mort imminente ; lettres d'exil, également – celui du cœur au premier chef. On ne trouve, de fait, pas d'exemples de recueils de ce type dans la poésie hellénistique et, si la littérature grecque comporte des lettres d'amour, il s'agit plutôt d'insertions dans des contextes plus larges ou d'œuvres de prose, jamais d'ensembles poétiques comparables à celui que compose Ovide aux environs de 15 av. J.-C., à vingt-huit ans. Propertius, ami intime du poète et du même âge que

* In Ovide, *Écrits érotiques*, texte établi, traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert, édition bilingue, Arles, Actes Sud, "Thesaurus", 2003, p. 271.

lui, meurt en 16 ou 15 et n'a encore publié que le premier livre de ses *Élégies* ; les autres ne paraîtront qu'après sa mort. Or, le livre IV comporte une lettre, également en vers, adressée par Aréthuse (sœur de la reine des Amazones, Hippolyté) à son mari Licotas – des pseudonymes, a-t-on dit, qui cachaient les noms véritables d'Ælia Galla et Postumus ; une pièce isolée, présentant bien des analogies avec la structure, le ton et la situation que l'on trouve dans les *Héroïdes*, qui montre que les amis du cercle de Messala avaient le goût de l'échange intellectuel et que le thème était dans l'air.

Œuvre de jeunesse, contemporaine des *Amours* et de *L'Art d'aimer* (I et II), des *Remèdes à l'amour* et de la tragédie *Médée*, ce recueil se compose de quinze lettres dont l'authenticité est attestée, et de six autres dont la datation est plus problématique, probablement écrites plus tard, peut-être vers 7 ou 8 ap. J.-C., donc juste avant qu'Ovide ne soit contraint de partir en exil. Ces dernières lettres ont la particularité de mettre en scène trois couples, les figures féminines (Hélène, Héro et Cydippe) apportant respectivement leur réponse à trois lettres masculines : celles de Pâris, Léandre et Acontius. La présence de ces lettres d'hommes rend à elle seule le titre d'*Héroïdes* caduc et quelques vers des *Amours* nous laissent entendre qu'un ami du poète, Sabinus (dont nous n'avons conservé aucun écrit), avait, quant à lui, entrepris de composer des réponses aux lettres de certaines héroïnes :

*Ce qui m'échoit, c'est de dire haut et fort les qualités d'Amour le tendre
 (Hélas ! je suis le premier à pâtir de mes leçons),
 Ou d'écrire pour Pénélope les mots qu'elle envoie à Ulysse
 Et tes larmes, Phyllis, après ton abandon,
 Et les lettres que Pâris, Macarée, Jason – peu enclin à la gratitude –,
 Le père d'Hippolyte et Hippolyte liront,
 Ce que dit, tenant son épée tout contre elle, Didon la malheureuse,
 Et l'amante lesbienne à la lyre d'Aonie.
 Comme mon ami Sabinus est vite revenu de son tour du monde
 Pour me ramener les réponses de divers lieux !*

*Radieuse, Pénélope a reconnu le cachet d'Ulysse,
 De son cher Hippolyte la belle-mère a lu le billet,
 Le pieux Énée a déjà répondu à Élissa si malheureuse
 Et ce que pourra lire Phyllis, si elle vit encore, est là.
 Une triste lettre est venue, de Jason à Hypsipylé ;
 L'amante de Lesbos donne la lyre promise à Phæbus.*
 (Amours, II, XVIII, 19-34*.)

Est-ce à dire que les deux amis se sont livrés là à un jeu littéraire à quatre mains, le premier choisissant de faire écrire ses héroïnes à un moment bien précis de leur histoire – connue de tous –, le second lui répondant en se mettant à la place des destinataires ? On peut le supposer. Dans ce cas, ces six dernières lettres pourraient être ce qui nous est parvenu de ce jeu poétique dont la donne, cependant, aurait été inversée.

Or, neuf seulement des quinze premières lettres sont ici évoquées : celles de Pénélope (I), Phyllis (II), CEnoné (V), Canacé (XI), Hypsipylé (VI), Ariane (X), Phèdre (IV), Didon (VII) – appelée aussi Élissa – et Sappho (XV) ; cette dernière n'étant pas un personnage mythologique, elle ne devrait pas figurer dans l'ouvrage, mais Ovide la mentionne par deux fois au moyen de la périphrase *Lesbis amata*, accréditant ainsi son appartenance au groupe des épistoliers. Quelques vers plus loin, il parle également de Laodamie (expéditrice de la lettre XIII) ; en revanche dans aucune de ses œuvres, même dans les *Tristes*, où il reparle de ce recueil, il n'est fait allusion aux trois couples qui se donnent la réplique dans les six dernières lettres.

D'autres questions surgissent par ailleurs : pourquoi un tel écart temporel entre les quinze premières lettres et les six dernières ? Pourquoi Ovide aurait-il bouleversé sur le tard l'unité de son recueil en donnant soudain la parole première à trois personnages masculins, ne laissant à leurs amantes que le soin d'une réponse ? C'est suffisamment surprenant pour que la question de l'authenticité de ces pièces

* *Ibid.*, p. 107.

se soit posée à plusieurs reprises et, si les érudits qui ont examiné de près les manuscrits sont parvenus à une conclusion affirmative, un doute subsiste. Certes, rien ne permet de soutenir que le ton, le style, la métrique utilisés dans ces textes ne peuvent en aucun cas être d'Ovide ; mais est-ce suffisant pour en conclure qu'il en est l'auteur ? Ne peut-on imaginer qu'un fin connaisseur de l'œuvre du maître, l'un de ses admirateurs, contemporain ou ultérieur, ait pris le parti de prolonger cette œuvre par un "à la manière de...", en l'imitant le plus parfaitement possible ? L'exercice, courant dans l'Antiquité, s'est pratiqué tout au long du Moyen Âge et bien au-delà encore ; et l'on sait, par ailleurs, que ces six lettres ne figurent dans aucun des plus anciens manuscrits, ce qui accroît le doute.

En tout cas, d'un point de vue strictement formel, il faut reconnaître que ces textes sont d'une beauté égale à celle des autres ; seuls quelques détails d'écriture – notamment une construction de phrases plus proche du français que du latin classique, un ton plus oral – semblent parfois en décalage avec le reste de l'œuvre, mais cela peut être dû aux copistes qui se sont succédé au fil des siècles, intervenant sur le texte pour le corriger ou le compléter. Quoi qu'il en soit, s'il s'agit d'une imitation elle est d'une qualité tout à fait remarquable : c'est un vibrant hommage qui est rendu au texte ovidien. En l'absence de toute certitude, on peut donc par commodité attribuer arbitrairement la paternité de ces textes au poète sans que sa gloire en soit ternie.

*

L'amour est au cœur de l'œuvre d'Ovide : thème traité avec détachement et ironie dans les textes que j'appelle "érotiques" (au sens étymologique du terme, c'est-à-dire où il est question d'Éros), et à la manière d'un auteur tragique dans les *Héroïdes*, sans doute parce que l'écriture de sa pièce, *Médée*, s'élaborait en même temps que celle de ces lettres. Qu'il soit partagé ou non, l'amour ici dépeint n'est en aucun cas un jeu badin ou superficiel : il engage l'être jusqu'à la mort. Les amoureuses qui se savent aimées ne supportent

pas l'absence de l'être cher, la vie n'ayant de sens qu'auprès de leur amant, en totale fusion avec lui. Ainsi Pénélope, Hermione, Laodamie, Hypermestre, Héro vivent tragiquement l'alternative : l'exigence de la présence de l'aimé ou la mort. Le cas de Canacé est plus poignant encore : son amour pour Macarée étant incestueux, elle n'a aucun espoir et aucune autre issue que celle de se tuer, son père ayant déjà mis à mort son enfant et l'ayant condamnée :

*Quant à toi, fiancé par erreur à ta sœur malheureuse,
Recueille, je t'en prie, les membres épars de ton nouveau-né,
Ramène-les vers sa mère, dépose-les dans le même tombeau
Et que l'urne, dans son étroitesse, nous renferme tous deux.*

(XI, 123-126.)

Quant aux femmes délaissées, trahies, abandonnées, toutes victimes de l'inconstance masculine, elles sombrent dans le désespoir le plus profond et, suivant leur personnalité, passent de la soumission à la révolte, des menaces aux supplications : ce sont Phyllis, Briséis, Cénéoné, Hypsipylé, Didon, Déjanire, Ariane, Médée. La jalousie les dévore, que les preuves de trahison existent ou qu'elles les forgent de toutes pièces, et elles l'expriment sur un ton identique : leur main est défaillante, les larmes coulent sur les mots qu'elles tracent, leur faiblesse est extrême, leur désarroi total. Elles vivent l'exil du cœur tout autant que du corps. Elles ne cessent de rappeler à l'ingrat leurs bienfaits, au perfide ses mensonges face à leur candeur, au traître la promesse qu'il n'a pas tenue et chaque lettre est une variation – au sens musical du terme – sur le thème de l'amour douloureux.

Dans cette galerie de portraits, Phèdre et Sappho sont atypiques : la première déclare avec frénésie et détermination son désir à Hippolyte, sans la honte et les remords que lui donnera Racine :

*Nous vivions sous le même toit, nous y vivrons encore ;
Tu m'embrassais en public, tu m'embrasseras de nouveau ;*

*Tu ne courras aucun danger avec moi, notre faute te vaudra des
louanges,*

Quand bien même on te verrait dans mon lit.

(IV, 143-146.)

La seconde s'exprime en femme libre, affranchie des lois morales ; elle affirme sa sensualité, s'enorgueillit de son intelligence et de son talent de poète : par là, elle est à égalité avec les hommes et peut sans rougir décrire le plaisir solitaire qu'elle prend, dans l'attente de Phaon. Sa lettre est l'une des plus audacieuses de l'ensemble.

Deux autres héroïnes s'écartent également du groupe des amoureuses ou des victimes de l'amour : Hélène, qui n'aime pas encore Pâris mais qui est toute prête, à la lecture de sa lettre, à se laisser aller à la tentation, et Cydippe, qui a été prise au piège d'Acontius et se voit liée à lui par serment alors qu'elle ne le connaît pas et n'a fait que lire à haute voix l'engagement qu'il avait écrit sur un fruit lancé à ses pieds. Elle illustre avec force la toute-puissance de la parole dans le monde antique : les mots sont des actes, ils créent une réalité dont on ne peut s'extraire, à laquelle ni les humains ni les dieux ne peuvent échapper. Ainsi, la promesse lue naïvement dans le temple de Diane lie la jeune fille devant la déesse, qui n'aura de cesse que de la lui rappeler en l'empêchant d'épouser un autre homme qu'Acontius. Quant au couple Pâris/Hélène, il nous donne un aperçu de ce que pouvaient être les *suasoriae** que les jeunes gens apprenaient chez les rhéteurs ; Pâris met en place une série d'arguments destinés à fléchir l'épouse de Ménélas : la décision de Vénus après la scène de la pomme d'or, la réputation de beauté d'Hélène, sa propre naissance et la mystérieuse prédiction qui l'a accompagnée, sa beauté, sa jeunesse, son pays et son titre de prince, ses richesses enfin, qu'il oppose à ce que Ménélas offre à son épouse. Il entreprend ensuite de flétrir l'image du roi pour finir par une invitation cynique à l'adultère, arguant du fait que le mari lui-même a demandé à sa femme

* Controverses à but délibératif, ou dans le but de persuader, convaincre.

de prendre soin de l'étranger en son absence. Hélène met d'abord en avant son honnêteté outragée par l'impudence du jeune homme, sa pureté sans tache en dépit de son premier enlèvement par Thésée, sa noblesse, puis elle glisse insensiblement vers l'aveu implicite de l'attirance qu'elle éprouve, joue les coquettes, les fausses modestes, et la confiance se fait de plus en plus hardie : elle est sur le point de succomber et le fait savoir clairement. Ce jeu mondain n'est pas dans l'esprit des autres lettres mais plus proche des *Amours* ou de *L'Art d'aimer*.

*

Cependant, le choix du moment précis où s'écrivent les lettres permet à Ovide d'introduire l'élément dramatique qui fait de chacune d'elles un chef-d'œuvre de tension et de *suspense*, bien que le lecteur connaisse parfaitement le déroulement de l'histoire propre à chaque héroïne. Pénélope, Phyllis, Laodamie, Sappho sont sans nouvelles de l'amant ou du mari qu'elles attendent depuis plusieurs mois ou années : Pénélope écrit alors qu'Ulysse est depuis longtemps sur les mers puisque Télémaque a déjà vingt ans ; Phyllis écrit quatre mois après le départ de Démophon, Laodamie durant l'attente des Grecs à Aulis et Sappho après le départ de Phaon pour la Sicile ; elles sont ou croient être toujours aimées, mais l'angoisse s'insinue en elles à cause du temps qui passe et du silence de l'aimé. Hermione, Briséis, Canacé, Hypermestres sont prisonnières d'un roi (Pyrrhus, Agamemnon) ou de leur père : l'une après avoir mis au monde l'enfant qu'elle a eu de son frère, l'autre après avoir désobéi en n'assassinant pas son mari comme l'ont fait toutes ses sœurs ; l'une pour avoir donné la vie, l'autre pour n'avoir pas donné la mort ; quant à Ariane, elle est prisonnière d'une île où elle est seule, dont elle ne peut sortir, et sa lettre n'a aucune chance de parvenir à son destinataire. Thésée absent déclenche l'aveu de Phèdre à Hippolyte, Ménélas absent celui de Pâris à Hélène. Déjanire et Médée viennent d'apprendre la trahison dont elles sont victimes : la première reçoit la nouvelle de la mort

d'Hercule pendant qu'elle écrit, la seconde, bannie, apprend le remariage de Jason. Didon connaît depuis peu le proche départ d'Énée et tente de le retenir par sa lettre ; quant à Hypsipylé et CEnoné, elles souffrent toutes deux de ne pouvoir se mesurer à des rivales aussi redoutables que Médée et Hélène. Chaque lettre est ainsi conçue comme un monologue de tragédie – que les classiques prendront largement pour modèle – dans lequel s'expriment toutes les nuances de l'amour douloureux et tous les revirements émotionnels que crée une situation conflictuelle.

Mais si le thème de l'amour domine l'ensemble à l'instar des autres poèmes de jeunesse, celui de l'exil est également présent et apparaît ici comme une sorte de douloureux pressentiment. Ovide est loin de se douter, lorsqu'il écrit les *Héroïdes*, qu'il finira ses jours dans le lieu le plus reculé de l'Empire romain ; et pourtant tout est là, déjà : l'angoisse de la séparation, le sentiment de solitude extrême, le désespoir devant l'indifférence de l'autre, les efforts déployés pour fléchir le destin. Cela donne au recueil – en dépit des conventions littéraires auxquelles le poète sacrifie, comme tout écrivain le fait à cette époque – un ton beaucoup plus grave, plus pathétique que dans ses autres œuvres de jeunesse et résonne en nous comme une mélodie dont les harmonies se retrouveront plus tard, à l'heure du véritable exil.

DANIÈLE ROBERT

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Pour l'établissement du texte latin des Héroïdes, j'ai suivi l'édition établie par Henri Bornecque pour le compte des éditions Les Belles Lettres, "Collection des universités de France/Guillaume Budé" (editio princeps en 1928) ainsi que l'édition italienne due à Emanuela Salvadori pour le compte des éditions Garzanti, coll. "I grandi libri Garzanti" (Milano, 1996).

J'ai respecté le choix d'Ovide chaque fois qu'il a employé l'appellation latine ou grecque pour les noms propres : on trouve ainsi alternativement Phrixus ou Phrixos, Ebalus ou Ebalos, Erichthonius ou Erichthonios, etc.

J'ai également donné le nom latin et le nom grec pour les dieux et déesses de l'Olympe.

LES HÉROÏDES

I

PÉNÉLOPE À ULYSSE

C'est à cause de ton retard, Ulysse, que ta Pénélope t'écrit ceci ;
Mais ne me réponds rien ; viens en personne.
Troie, que les femmes grecques haïssent, est tombée, c'est certain :
Priam et Troie tout entière avaient si peu de prix !
Oh ! si le suborneur¹ avait pu, lorsqu'il gagnait Lacédémone
Avec sa flotte, être englouti dans les eaux déchaînées,
Je n'aurais pas languï dans un lit déserté, toute froide,
Je ne me plaindrais pas, délaissée, de la lenteur des jours qui
passent
Et ne chercherais pas à tromper le vide de mes nuits
En fatiguant mes mains privées de toi sur un ouvrage en
souffrance.
Quand donc n'ai-je pas redouté des dangers plus graves que les vrais ?
L'amour est une réalité pleine de crainte et d'inquiétude.
Je me représentais les Troyens se jetant violemment sur toi,
Au nom d'Hector j'étais toujours livide ;
Si l'on me racontait Antiloque vaincu par Hector²,
Antiloque faisait naître mes craintes ;
Si le fils de Ménéœtios³ était tombé sous des armes d'emprunt,
Je déplorais que la ruse n'ait pu être couronnée de succès ;
Une lance lycienne était devenue chaude du sang de Tlépolème⁴ :
La mort de Tlépolème raviva mes tourments.
Enfin, chaque fois que l'on égorgeait dans le camp achéen,
Mon cœur aimant était plus froid que glace.